

Portrait

Pour lui, la santé est aussi spirituelle

Jérémy Dunon est responsable du pôle santé de l'Église protestante de Genève.

Lucas Vuilleumier *Protestinfo*

«J'ai toujours essayé d'être un rassembleur», lâche Jérémy Dunon, pasteur et aumônier protestant. Pour preuve, c'est à lui que l'on doit le sublime lieu de recueillement interreligieux des Hôpitaux universitaires genevois (HUG). Cet espace de ressourcement fondé en 2019, qui réunit quatre secteurs dont un chrétien, un musulman, un israélite et un «humaniste», constituait l'objet de sa thèse. Aujourd'hui employé par l'Église protestante de Genève (EPG), Jérémy Dunon est également le responsable des aumôneries protestantes des HUG, des cliniques privées et des EMS du canton.

Espace de silence

Avant de rejoindre son bureau, il nous propose une visite de sa création, sans manquer de pointer que tout a été pensé dans les moindres détails avec les responsables des confessions concernées, les musulmans disposant d'un vestiaire et de deux petites sources d'eau afin de faire leurs ablutions.

«Le lieu a beaucoup de succès sous cette forme d'espace de silence et de recueillement individuel. Nous n'y acceptons donc pas d'activités religieuses ou laïques de groupe, même des séances de yoga, cela le dénaturerait», souligne Jérémy Dunon. Il explique aussi que «beaucoup de soignants y ont également recours. Ce qui se vit quotidiennement dans un hôpital, pour ceux qui y travaillent, demande justement de pouvoir recharger ses batteries spirituelles.» Le projet, développé à l'Université de Lausanne pour le volet sociologique, a également été élaboré à l'Université de Laval à Québec, où Jérémy Dunon savait que «si la société francophone canadienne s'est distancée de la religion catholique, elle n'a jamais négligé les besoins spirituels de chacun, surtout dans le milieu dans la santé».

C'est toutefois à Genève que le projet se concrétisera. «Aujourd'hui, des gens choisissent même les HUG entre autres cliniques et hôpitaux à cause de la présence de cet espace, qui nous rend très concurrentiels», se félicite-t-il. Comme un poisson dans l'eau dans un milieu où, plus que jamais, il peut «faire des rencontres enrichissantes» et «écouter résonner les échos de l'Évangile auprès de ceux qui le veulent bien, ou simplement le mettre en pratique dans ce ministère d'accompagnement», Jérémy Dunon ne se prédestinait pourtant pas à la chose spirituelle, et encore moins au

pastorat. Fils d'un responsable d'Église libre de tendance adventiste et d'une mère au foyer diplômée en théologie, il fait des allers-retours entre la Martinique natale de ses parents et la région de Saint-Julien-en-Genève, et ce jusqu'à son adolescence. «Ce qui compte plus que tout pour moi, à l'époque, c'est le basket, que je pratique à haut niveau avec mon petit frère», se souvient-il. Mais à 17 ans, alors qu'il se prépare à passer pro, d'étranges démanagements l'empêchent de dribbler. «Ce n'était pas grave, mais les médecins, qui ne parvenaient pas à en connaître la cause, m'ont gardé six mois à l'hôpital.»

L'occasion pour lui de se rendre compte qu'une carrière dans le sport comporte trop de risques. Aux portes du bac, il se décide donc à s'intéresser aux classeurs universitaires de son père sur le conseil de sa maman et se passionne rapidement pour le grec et l'hébreu. Sa voie est désormais tracée. Mais s'il étudie la théologie, «le but, dès le départ, c'est de finir aumônier, en prison ou à l'hôpital», car le long séjour qu'il y a passé à cause de son urticaire chronique lui a fait comprendre qu'il souhaite «aller là où est la souffrance».

Commence alors un long cursus à tiroirs, auquel Jérémy Dunon, qui aime multiplier les formations, ajoute notamment de la psychologie et un peu de sociologie. Cela lui permet, avant la fin de ses études, de gagner sa vie en tant qu'animateur responsable à la Maison de quartier des Acacias, au début des années 2000. «Je m'occupais du projet des plats du jour», se rappelle-t-il dans un grand sourire. «L'idée était d'intégrer les 64 nationalités présentes à Genève en proposant à chacune des communautés issues de la migration de préparer à tour de rôle un repas typique de son pays, et d'ajouter quelques décorations issues de son folklore.»

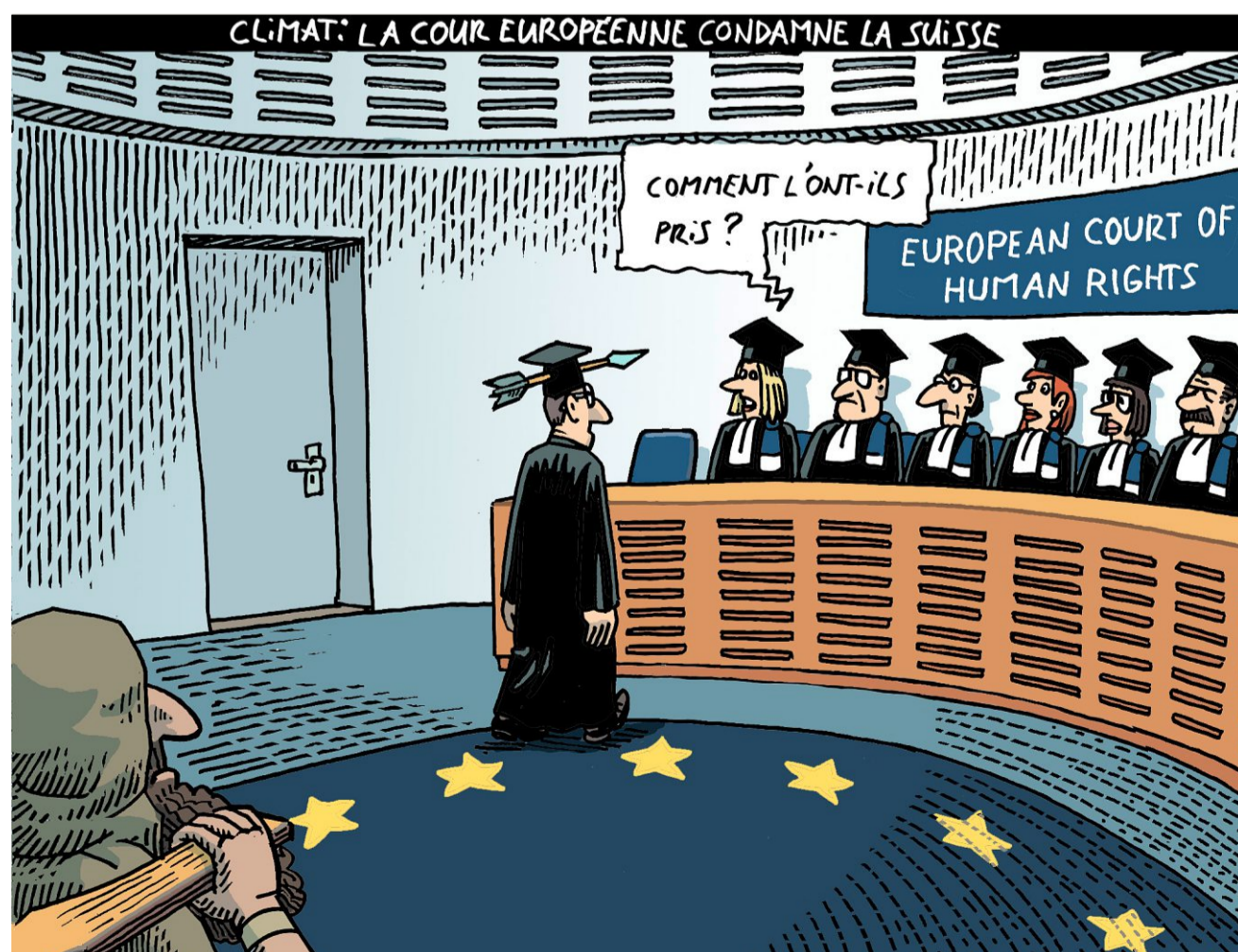
Migration salvatrice?

Aujourd'hui marié à Muriel, gynécologue, et père de Roméo, Thaïs et Lucie-Lou, Jérémy Dunon a encore pris de nouvelles responsabilités au sein de son Église. Élu le 14 mars au Conseil du Consistoire (Exécutif) de l'EPG en tant que délégué de la Compagnie des pasteurs, il compte y développer d'autres idées rassembleuses. Pour aider son Église, en difficultés financières et en mal de relève entre ses rangs, il réfléchit notamment à proposer «un projet de fédération pour tous les chrétiens du canton». Selon lui, l'EPG «ne s'en sortira qu'en intégrant la migration. La diversité garantit la bonne santé du christianisme».



Issu d'une société créole, Jérémy Dunon sait ce que veut dire «le mélange de plein de cultures différentes, qui s'incarne d'ailleurs de la plus belle façon à Genève».

Le dessin par Herrmann



Encre
Bleue

Cacatoès et canne à sucre

Il a été pilote dans l'armée de l'air de son pays d'origine, la Suède. D'abord aux commandes d'un Vampire, le premier chasseur à réaction, puis d'un Saab A32 Lansan, un avion d'attaque aux ailes taillées en flèche. Mais ce natif de Malmö, devenu ingénieur en aéronautique puis complètement genevois, n'écrit pas à Julie pour lui narrer son ancienne carrière dans les forces aériennes. Sa demande est plus prosaïque, plus sentimentale aussi.

Notre ingénieur à la retraite aimerait retrouver le bar-dancing où, en juin 1982, il a rencontré sa compagne aujourd'hui décédée. Il se souvient du nom - La Canne à sucre - tout en se montrant incapable de le «loger», comme disent les enquêteurs de police lorsqu'ils cherchent à déterminer l'adresse de leur «client».

Julie sèche à son tour. Nulle trace de cette enseigne dans les archives officielles. Son joli nom évoque, il est vrai, un breuvage alcoolisé qui peut troubler le travail de mémoire. «L'établissement était sobre et tranquille», corrige aussitôt notre interlocuteur. Bon, d'accord.

Seul un coup de chance... Il arrive. Une main amicale, en fouillant son grenier, met la main sur la carte de visite de l'endroit. On y voit un cacatoès tenant

entre ses serres une canne à sucre comme une sorcière son balai. Et juste au-dessous de cet oiseau perché sur sa graminée tropicale, l'information décisive: 6, rue du Prince.

Transport sur les lieux. L'adresse continue à mettre le couvert. La carte est appétissante mais la musique a disparu. On se garait jadis sur le pas de porte, on y vient désormais à pied. Cette perpendiculaire de poche, au milieu des Rues-Basses, a été piétonnisée. C'est chic. De grands bacs végétalisés dans le style Urbanature.

Il manque l'arôme du rhum agricole et les tubes de l'époque. À commencer par «Oh Julie» du chanteur gallois Shakin' Stevens. L'ami scandinave a dû danser sur son refrain: «Do you want me Julie, to be, to be your very own?» Yes I do.

Julie

Retrouvez les chroniques de
Julie sur www.encrebleue.tdg.ch
ou écrivez à Julie@tdg.ch